



Association Lire à Voix Haute Normandie

2A rue Tabouret 76000 Rouen

SIRET n° 423 671 056 000 38

Agrément Jeunesse et Sport n° 76 J 03 002

Agrément académique 05-11-16-11-21

Organisme de formation n°28760553676

LAVHN

Assemblée générale du 04 avril 2023

(exercice 2022)

Rapport moral du président, Pascal Bouchard

POURQUOI LIRE DES LIVRES AUX PETITS ENFANTS ?

Parler aux petits enfants, leur chanter des berceuses pour les endormir, leur réciter des comptines, autant de gestes courants depuis très longtemps, toujours peut-être, et vraisemblablement sous tous les cieux. Leur lire des livres alors qu'ils sont encore très loin de l'âge de la lecture, c'est une idée et une pratique relativement nouvelle, quelques dizaines d'années et les raisons pour le faire ne manquent pas.

Elles peuvent être d'ordre utilitaire. Monique Sénéchal (Carleton University, Ottawa) estime¹ que "la lecture partagée" entre des parents et leurs enfants "peut être une source importante d'apprentissage de vocabulaire" et de transmission de "connaissances alphabétiques". Toutefois les effets sont faibles si les parents n'ont pas reçu une formation pour avoir avec leurs enfants des "interactions formelles". Nous ne nous situons évidemment pas dans cette perspective, l'auteure elle-même semble douter de sa pertinence, insistant sur l'importance d'une activité faite "avant tout pour le plaisir", sans s'inquiéter de savoir si cet "enseignement parental" ne gâche pas le plaisir, ni surtout quelle est la nature de ce "plaisir".

Lorsque René Diatkine, Tony Lainé et Marie Bonnafé² ont créé ACCES, pour Action culturelles contre les exclusions et les ségrégations, ils auraient pu choisir bien d'autres formes d'action pour réduire le fossé culturel qui provoque l'exclusion de certains enfants de ce qui fonde une société, à savoir une culture commune. Ils ont choisi la lecture d'ouvrages de qualité à des enfants très petits, parfois des bébés "trop jeunes pour comprendre", dans des lieux comme les salles d'attente des PMI de l'Essonne où des lectrices (plus rarement des lecteurs) rencontreraient des familles n'ayant pas un accès facile au livre. Ils ont dû user d'une belle force de conviction pour convaincre les décideurs politiques et les personnels de la protection maternelle et infantile de leur permettre une telle extravagance. Aujourd'hui, qu'il faille lire aux enfants, même tout petits, est devenu une quasi évidence. Même le ministère de l'Education nationale sur son site Eduscol, recommande d'organiser en maternelle « des lectures en situation duelle et en tout petit groupe », ce qui pourrait être la description de la pratique d'un lecteur ou d'une lectrice de LAVHN. Parmi les signes encourageant,

¹Monique Sénéchal (Carleton University, Ottawa), "La littératie familiale : de l'oral à l'écrit", revue ANAE (Approche neuropsychologique des apprentissages de l'enfant, n° 182, p. 25-32))

²Voir "Les livres, c'est bon pour les bébés", Calmann-Lévy, 1994 pour la 1ère édition.

on peut citer aussi les CTL, les « contrats territoire lecture » et plus généralement la présence systématique dans la politique de la Ville du livre et de la petite enfance, les deux thèmes pouvant se rencontrer (ou pas).

Mais cette "évidence", jusque dans les textes les plus officiels, ce consensus évite de s'interroger sur l'essentiel, le sens de ces lectures. Il n'est pas le même pour Monique Sénéchal et pour les fondateurs d'ACCES.

Tous trois pédopsychiatres, tout comme, parmi leurs successeurs, Patrick Ben Soussan, ils ont mis l'accent sur l'exigence de qualité littéraire et graphique des ouvrages proposés aux enfants et sur leur développement émotionnel. Je me souviens de René Diatkine m'expliquant que les très petits ont un cœur proportionnellement très gros, et qui leur fait mal quand il bat trop fort dans une cage thoracique encore fragile. C'est pourquoi ils demandent souvent à relire le même livre, où le loup leur fait peur, mais où ils peuvent anticiper sa survenue, donc s'apprendre à maîtriser l'accélération de leur rythme cardiaque. Pour tous les quatre, la littérature joue un rôle majeur dans la capacité à nommer les affects, les pulsions, et à ne pas se laisser envahir. Evelio Cabrejo-Parra, linguiste, a peut-être mis davantage l'accent sur les structures langagières, notamment sur la place des pronoms sujets, Je, Tu, Il, le livre permettant d'évoquer l'absence, j'y reviens. Mais il faut ici, d'abord, éviter un malentendu.

Nous sommes à l'ère des économistes. Même dans le domaine de l'éducation, tous les effets doivent avoir des causes, tous les objectifs doivent être définis, et en même temps que l'on doit savoir pourquoi l'on fait ce que l'on fait, on doit dire comment on l'évaluera, et dire pourquoi ce que l'on fait constitue les pré-requis du but poursuivi. Nous lisons des livres aux bébés et nous sommes intimement convaincus que, quelques années plus tard, ils apprendront plus facilement à lire que s'ils n'avaient pas très tôt rencontré le texte écrit, s'ils n'avaient pas vu apparaître un signifié derrière un signifiant, une histoire, et des personnages cachés sous les petits signes noirs qui maculent la page. Nous sommes convaincus que, quelques années encore plus tard, adolescents, ils seront davantage capables de surseoir à la violence, de parler plutôt que de frapper, de réfléchir avant d'agir, parce qu'ils auront, très tôt, partagé avec un lecteur ou une lectrice les émotions que provoque l'arrivée du loup, ou l'inquiétude due à l'absence d'une mère, parce qu'ils auront fait l'expérience de l'empathie, du partage avec autrui des peurs et des joies. Mais toute évaluation randomisée³ de notre action serait à l'évidence absurde, trop de facteurs interviennent dans l'évolution d'un enfant pour qu'il soit possible d'en isoler un, sur plusieurs années qui plus est.

Même fondée sur une connaissance du développement psycho-affectif de l'enfant, la lecture dédiée, par un adulte à un enfant très jeune, ne peut pas se situer dans une perspective utilitariste qui supposerait une évaluation de son efficacité au regard de ses objectifs.

Lire à voix Haute-Normandie s'inscrit dans la continuité d'ACCES, et entend lutter contre les exclusions et les ségrégations par l'action culturelle. Mais qu'entendons-nous par là ? et pourquoi le livre et la lecture nous paraissent-ils être les meilleurs outils de lutte contre une carence en termes de culture ?

Commençons par un point de grammaire. L'imparfait, contrairement à ce que l'on trouve trop souvent dans des grammaires scolaires, n'est pas un temps du passé. Les récits de science-fiction, situés dans un avenir parfois très lointain, comme *La planète des singes*, combinent imparfait et passé simple. L'imparfait situe l'action dans un temps qui n'existe pas, un passé révolu, ou un présent hypothétique ou un futur dont le locuteur n'envisage pas, ou difficilement qu'il advienne. « Il était une fois », la formule magique qui ouvre les contes ne signifie pas « il était autrefois », pas plus que le « Once upon a time » des Anglais ne renvoie à une époque donnée. Ces formules signifient très exactement « je vais te raconter une histoire à laquelle je ne crois pas moi-même, nous allons

³De "at random", au hasard, l'expression désigne un protocole expérimental développé en médecine, des patients choisis au hasard reçoivent un traitement, d'autres reçoivent un placebo, d'autres rien. Ce type de protocole est utilisé en éducation par tout un courant des sciences de l'éducation et de la psychologie du développement.

rencontrer des loups, des ogres, des fées et des princesses, nous aurons peur ensemble, mais en sachant l'un et l'autre que c'est 'pour de faux', que nous sortirons contents et soulagés de ce temps partagé ». Oui, il y a tout ça dans cette formule, et même quand cette formule n'est pas là, l'objet livre en joue le rôle. Le "Il était une fois" désigne ici l'ensemble de ces objets destinés à un public enfantin, contes de fées, récits qui n'ont pas besoin d'une formule introductive pour que l'on sache immédiatement qu'il ne s'agit pas du réel, et même imagiers sans texte...

Mais nous lisons des textes et des images, là encore je fais un usage extensif du verbe lire comme je fais un usage extensif du "Il était une fois" pour désigner cette activité qui n'est pas celle d'un conteur ou d'une conteuse qui racontent des histoires qui sortent de leurs têtes, que peut-être ils ont vécues, ou qu'ils ont inventées, nous ne sommes que des intermédiaires entre le monde du livre et le monde de l'enfant, nous sommes comme l'enfant lui-même, nous recevons des émotions qui nous viennent d'un tiers absent, l'auteur, l'illustrateur, l'éditeur, l'imprimeur. Et c'est une lecture dédiée, c'est l'enfant qui, avec les moyens de son âge, a choisi le livre. Ce n'est pas « une situation duelle », l'un.e qui lit à l'autre, c'est l'un.e qui est à côté de l'autre.

L'enfant reçoit en même temps que le lecteur / la lectrice les émotions que véhicule le livre et en cela, il fait l'expérience de l'humanité. Car ce qui caractérise l'humanité, c'est le partage des émotions. Les animaux peuvent éprouver ensemble des émotions. Un troupeau peut être saisi par la peur quand le loup rode, mais aucune brebis n'appelle le loup, ni même ne va chercher une image de loup, pour éprouver avec ses congénères, dans un cadre rassurant, le délicieux frisson de la peur.

J'insiste, lire un conte de fées à un enfant, ce n'est pas lui donner une leçon d'histoire, lui proposer de visiter des temps anciens où les ogres et les sorcières faisaient la fête et où des loups se cachaient derrière les arbres en attendant que passe une petite fille habillée en rouge.... Ces temps n'ont jamais existé. Lire un conte, c'est visiter un pays qui n'existe pas, c'est partager des émotions, ce qui est possible parce qu'elles sont "pour de faux". Quand on a peur, vraiment peur, c'est le "sauve qui peut", chacun pour soi, chacun sa peur, chacun son soulagement s'il échappe au danger, et c'est une fois qu'il a trouvé un abri, même précaire, qu'il peut se tourner vers autrui, voir s'il a, lui ou elle aussi, trouvé un abri. Evoquer des émotions, convoquer des émotions sans cause réelle pour les partager, les animaux n'en sont pas capables. Ils éprouvent des émotions, mais des émotions qui ont des causes réelles et qui ne sont donc pas partageables.

Cela ne vaut pas que pour les enfants. Qu'est-ce donc qu'une "Série noire", sinon une histoire d'ogre, un tueur en série, avec de gentils policiers dans le rôle des preux chevaliers et une pauvre petite fille riche dans celui de la princesse enlevée.... Parfois, les auteurs s'inspirent de faits divers, du réel, mais un réel qui n'arrive qu'aux autres, un réel improbable même s'il est vraisemblable, qui procure donc doubles frissons.

Pour l'heure en effet, nous n'avons aucun témoignage, aucune indication qu'un animal se soit intéressé à autre chose qu'à sa réalité. Certains singes et certains oiseaux, des corbeaux notamment, sont capables d'élaborer des stratégies pour casser la coque d'un fruit, certains sont même capables d'un peu d'empathie, et de prévoir les réactions d'un autre animal, mais il s'agit toujours de résoudre un problème réel, pas de savoir comment une princesse qui n'existe pas échappera à un ogre qui n'existe pas.

Je voudrais élargir un instant cette réflexion aux machines, à "ChatGPT". Je n'ai pas essayé, mais je suis convaincu, par l'expérience d'autrui, que si je demande à ce charmant robot de m'écrire un roman qui aurait pour héros Sherlock Holmes, il le ferait, mais il n'inventera pas Sherlock Holmes, il puisera dans ce qui existe déjà, dans cette autre réalité qu'est son immense mémoire, ses "data", mais il ne créera pas. Je vais me permettre un détour par ce que je connais le moins mal, moi-même. Je regardais un soir une retransmission du *Faust* de Gounod, et quand j'ai vu Faust céder à la tentation de l'éternelle jeunesse, je me suis exclamé "quel imbécile ! il s'est construit jour après jour et il renonce à tout ce qu'il est pour pouvoir séduire cette petite oie blanche qui ne pense qu'à se regarder et à se trouver belle en son miroir." C'est ainsi que j'ai eu immédiatement le titre d'un

roman, "Il faut bien que jeunesse se passe". Après, il a fallu créer un personnage, une histoire, mais à l'origine de toute création, il y a une émotion. Ce n'est pas le cas d'un roman destiné à servir de passe-temps. Toute oeuvre qui soit réellement une oeuvre a pour origine le désir de partager une émotion.

Il y a donc un lien entre fiction et humanité et c'est pourquoi nous sommes fondés à penser que les enfants qui auront partagé avec nous les émotions du "Il était une fois" seront davantage humains, qu'ils auront fait avec nous un pas dans leur parcours d'humanisation, dans ce passage de l'enfance, avec cette forme d'égoïsme qui est propre à l'enfance, vers l'adulte pleinement adulte, conscient qu'il est de ce qui l'environne, que sa liberté s'arrête où commence celle de l'autre, qu'il ne peut faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse, que la morale de son action se mesure à l'aune de la morale universelle. Et cela, aucun économiste jamais ne pourra en évaluer le poids. L'humanité ne se pèse pas, ne se mesure pas au kilo ni en écart-type.

Mais quelle est la nature de ce lien ? Posons comme prémisse qu'un humain est un singe nu. Il est le plus démuné de tous les animaux, il est incapable de subvenir à ses besoins, de se nourrir, de s'abriter, d'échapper aux prédateurs, de survivre seul. Même Robinson a besoin de Vendredi. Dès lors, il doit établir un rapport à l'autre, un dialogue pour négocier des services réciproques. Et pour qu'il y ait un dialogue, il faut qu'il y ait un JE et un TU. Le "tu", c'est simple, c'est l'autre, le partenaire ou le rival, ami ou ennemi, objet d'amour, de haine ou de simples rapports sociaux, mais il est, sa réalité s'impose à moi. Le "je", c'est plus compliqué. Qu'est-ce que je suis, qu'est-ce qui me définit ? Qu'est-ce qui me permet de dire JE ?

J'ai trois ordres de définition. J'ai une définition physique, une matérialité, des caractéristiques corporelles. Si je suis grand et fort, dans certaines circonstances, je n'ai pas le même rapport aux autres que si je suis petit et faible. J'ai une définition économique-sociale, un nom et un prénom, un numéro de sécurité sociale, un métier, un compte en banque... Cela aussi influe sur mes relations avec autrui. Il est plus facile d'être riche que pauvre, doté d'une carte d'identité que d'être un réfugié sans papiers. Mais ni mon apparence physique, ni mes avoirs financiers, ni ma citoyenneté ne suffisent à me définir comme un individu devant vivre avec d'autres individus. Mes identités physique et socio-économique déterminent en partie mes interactions avec autrui, mais en partie seulement. Aucune intelligence artificielle ne pourra jamais prédire à 100 % l'avenir.

Si je m'inscris dans une perspective purement matérialiste, si je considère que chaque effet a une cause, ou plutôt une série de causes qui convergent à un moment donné, et qu'une intelligence parfaite serait capable d'envisager toutes ces causes pourrait prédire exactement ma réaction, je considère qu'aucune machine, aucune intelligence artificielle n'aura jamais une mémoire telle qu'elle puisse envisager toutes ces causes. Donc même dans une perspective matérialiste, ou janséniste d'ailleurs, même si mon action est la résultante d'une série de forces, comme je ne les connais pas (même après des années de psychanalyse, certaines m'échapperont toujours), tout se passe comme si j'étais libre, comme si je pouvais dire JE, comme si je choisisais librement mon avenir et d'entretenir avec autrui tel ou tel rapport qui conditionne ma vie et ma survie... Les religions ont inventé un concept commode pour donner une forme à ce JE qui est indépendant du corps et du social, elles attribuent à chacun d'entre nous une âme qui survit à notre corps et qui est indépendante de notre compte en banque. Mais même si je me place dans cette optique, même si je prends en compte ce concept, il faut que je lui donne un contenu. Sinon, je suis comme ces petits anges, ces *putti* un peu grassouillets qui virevoltent dans les tableaux du baroque italien. Avec ou sans âme, croyant ou athée, il faut que je donne une consistance à ce JE qui est plus, ou en tout cas d'un ordre de réalité autre que mon moi physique ou mon moi social, un JE qui échappe à l'enchaînement des causes et des conséquences, un JE qui peut prétendre être responsable de ses choix.

Ce JE, je le façonne donc, je le nourris de mes souvenirs, de mes connaissances, de ce que je sais du monde, mais aussi de ce que je projette sur le monde, de ce que j'imagine du monde et de ma position dans le monde. Ce JE dépend de ma capacité à me projeter dans un avenir, de mon imagination. Je suis ce que je rêve d'être. Non pas ce que je rêve la nuit, quand mon inconscient est débridé, mais ce que je rêve quand je rêve, un terme négatif pour une rêverie totalement positive, nécessaire, et qui doit absolument être encouragée. C'est très bien, de rêvasser.

On croit que le petit garçon qui tue ses ennemis avec une épée de bois ou que la petite fille qui joue à la maman avec son poupon se préparent à jouer un rôle genré. Erreur, bien sûr les petits garçons doivent pouvoir jouer à la poupée et les petites filles au cow-boy, ça n'a aucune importance, les enfants ne se préparent pas à être ceci ou cela, ils s'apprennent à rêver. Ils s'entraînent à rêvasser. Et leur lire des fictions, c'est leur dire que d'autres qu'eux rêvent, que leurs rêveries sont tellement importantes qu'on en fait des livres et qu'une gentille dame, ou un gentil monsieur (mais Lire à voix haute Normandie compte plus de lectrices que de lecteurs), prend le temps de les leur lire. Avoir accès au "Il était une fois", c'est avoir la permission de rêver, donc de se construire. Pas de se construire dans un sens un peu bête d'une construction sociale, d'une réussite, non se construire au sens tout simple, élémentaire, ontologique, de pouvoir dire JE, d'opposer un JE à un TU parce qu'il y a un IL, il y a l'autre, il y a autre chose que ce qui existe, que ce qui est sous mes yeux. Le "Il était une fois" m'a appris à me représenter l'absence, un monde autre que le monde connu, à disposer d'un espace imaginaire où je peux me construire, m'affirmer et donc me situer face à un TU, donc de vivre. Parce que sinon, s'il n'y a pas de JE, il n'y a pas de Tu, il n'y a pas de dialogue, donc pas de vie sociale, donc pas de vie pour un animal incapable de vivre seul.

Le travail réalisé par Lire à voix haute-Normandie n'est pas soluble dans le grand mouvement actuel en faveur de la lecture aux petits, il n'est pas de l'ordre du "supplément d'âme", notre vision de la "culture" n'est pas de l'ordre du divertissement, pas plus que d'une propédeutique à un parcours scolaire, pour nous, l'action culturelle est essentielle parce qu'elle ouvre sur un ailleurs, parce qu'elle donne une réalité à l'autre, à l'absent, elle donne à l'enfant le pouvoir de convoquer l'absent, et il le fera de plus en plus à mesure qu'il grandira avec nous et avec des livres, donc qu'il se donnera les moyens de dire JE, d'avoir une place dans le monde. Je ne dis pas une "bonne place", je ne parle pas de réussite sociale, encore moins scolaire, celles-ci viennent en plus, je parle de quelque chose de beaucoup simple, élémentaire, le fait pour un enfant de vivre et de grandir. S'il n'a pas rencontré le "Il était une fois", il ne le pourra pas.

C'est aussi pourquoi Lire à voix Haute-Normandie n'est pas le fait de sympathiques amateurs, mais de professionnels accompagnés quand il le faut par des bénévoles très bien formés à ces lectures qui n'ont rien de simple, rien d'évident. Quoi de plus imprévisible que l'enfance, quoi de plus inattendu que la littérature, de plus surprenant qu'une illustration, quoi de plus compliqué que cette rencontre initiale entre un petit, voire un tout petit, et un album qui soit le fait de vrais auteurs ?



Pascal Bouchard, journaliste et écrivain, président de Lire à voix Haute Normandie